



HAL
open science

Les disciples de Mach et l'École de Brentano : une renaissance de la pensée autrichienne

Manuel Durand-Barthez

► **To cite this version:**

Manuel Durand-Barthez. Les disciples de Mach et l'École de Brentano : une renaissance de la pensée autrichienne. Le texte et l'idée, 2010, Du texte à l'image : appropriations du passé et engagements au présent, pp.161-170. hal-01428993

HAL Id: hal-01428993

<https://hal.science/hal-01428993>

Submitted on 6 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Les disciples de Mach et l'École de Brentano : une renaissance de la pensée autrichienne.

Le tournant du siècle voit l'émergence en Autriche d'un mouvement d'idées qui accentue notablement son indépendance vis-à-vis de la pensée allemande. L'École de Franz Brentano et les disciples d'Ernst Mach contribuent, autour de 1900, à valoriser une identité intellectuelle authentiquement autrichienne. En Allemagne, la culture philosophique repose en grande partie à cette époque sur l'idéalisme métaphysique et fait référence aux idées de Kant, Hegel, Fichte et Schelling qui ne sont pas étrangères à l'émergence du nationalisme germanique.

L'Autriche de 1900 s'affirme contre ce courant de pensée avec une originalité et une force qui verront leur épanouissement et leur rayonnement international se manifester pour l'essentiel après la Première Guerre mondiale. Afin de mieux saisir ce que la période environnant immédiatement l'an 1900 peut avoir de singulier, il faut comprendre en quoi elle porte en germe ces jalons primordiaux de la pensée autrichienne de l'Entre-deux guerres qui séparent le *Tractatus* (1919) de la *Logik der Forschung* (1935) en passant par le Cercle de Vienne et la pensée économique ou politique d'Otto Bauer ou de Ludwig von Mises. Nous nous attacherons ci-après à étudier la genèse de ce corpus dans la période initiale du siècle, période d'incertitude, de tâtonnement et d'inquiétude finalement féconds.

Vers 1900, l'aristotélisme marque en profondeur la pensée autrichienne. Entre autres traits significatifs de cette influence, notons un passage du *Traité de l'âme* illustrant assez bien son réalisme substantialiste : « Il faut admettre que le sens est ce qui reçoit les formes sensibles sans la matière, comme la cire reçoit l'empreinte de l'anneau sans le fer ou l'or dont l'anneau est composé, et garde cette empreinte d'airain ou d'or mais non pas en tant qu'or ou airain¹. » Il accuse par là une distance vis-à-vis de Platon aux yeux duquel l'âme détient en soi les idées elles-mêmes dès la naissance. Pour Aristote, au contraire, l'âme est la faculté, la *possibilité* des idées. Deux hommes vont, en Autriche, illustrer ce courant : Brentano, qui mit en valeur l'*intentionnalité*, et Mach qui développa l'idée d'atomisme. Deux voies sensiblement différentes qui reposent sur un principe semblable : le fondement des sciences naturelles. C'est, avec l'aristotélisme, l'une des caractéristiques principales de ce qui distingue la pensée traditionnelle allemande des nouvelles tendances de la philosophie autrichienne. De cette tradition germanique, on exclura néanmoins certains philosophes scientifiques berlinois, des personnalités telles que Stumpf –directeur de thèse de Musil- ou Carnap ; ces hommes, précisément, graviteront dans l'orbite viennoise. Quant

¹ Aristote, *Traité de l'âme*, trad. Jules Barthélémy-Saint-Hilaire, Paris, Librairie philosophique de Ladrance, 1846, p. 247-248

au neveu de Clemens Brentano, c'est à l'Université de Vienne qu'il dispensera pour l'essentiel son enseignement (1874-1896).

Brentano critiquera ouvertement le philosophe allemand Wilhelm Dilthey qui différenciait les *Geisteswissenschaften* des *Naturwissenschaften*, du fait que les premières nécessitaient une méthode particulière de *Verstehen* (fondée sur l'observation raisonnée de la société et l'analyse historique) tandis que les secondes reposaient sur une explication triviale. À certains égards, pour Dilthey, les *Geisteswissenschaften* constituaient à elles seules les bases de ce que l'on entend communément par « philosophie ». À l'inverse, le jeune docteur de Würzburg s'inscrit en faux contre cette hypothèse : « Vera philosophiae methodus nulla alia nisi scientiae naturalis est² ». Il nie en quelque sorte cette prétendue dichotomie du savoir.

Par ailleurs était mentionné plus haut le caractère inné des idées chez Platon : Mach reprendra sa critique vis-à-vis de Kant dans la même optique, en écrivant dans son traité sur *La Mécanique* : « Kant remarque avec raison que la simple observation ne peut nous apprendre la *nécessité* de la connexion de A et de B. Il accepte une idée abstraite innée dans laquelle est compris tout cas fourni par l'expérience³. »

Ainsi s'ébauche le paysage de la philosophie autrichienne. Sur ce terrain évoluent successivement les deux phases de la pensée brentanienne : la première dote la psychologie de bases lui conférant le statut de sciences exactes ; la seconde, plus tournée vers l'ontologie, met en valeur une doctrine réiste associée à la notion d'intentionnalité, qui débouche sur la psychologie descriptive. L'École de Brentano s'épanouit précisément au début de ce siècle.

Parallèlement, Mach, à la suite des empiristes anglais tels que Locke et Hume, représente un autre courant de la philosophie positiviste, selon lequel, pour reprendre les termes de Barry Smith, « la réalité est fondamentalement composée d'atomes d'expérience, dépourvus de signification et intrinsèquement disjoints⁴. »

L'une des caractéristiques du passage de la philosophie spéculative à un système de pensée fondé sur l'expérience est la référence constante au temps présent. Tout ce qui existe, existe « maintenant ». Dans sa thèse sur la *Phänomenologie der Erkenntnislehre Franz Brentanos*, Heinrich-Johann Koebel observe : « Le présent est ressenti comme une réalité et l'on ne considère plus le temps à tort comme un tiret séparateur entre le 'ne plus' et le 'pas encore', mais on le vit comme un *continuum existentiel*⁵. » On distingue là en filigrane le « noch nicht und doch schon »

² "La vraie méthode de la philosophie ne peut être que celle des sciences de la nature." : telle est, empreinte d'aristotélisme, la quatrième des vingt-cinq thèses soutenues par Brentano en vue de son habilitation à l'Université de Würzburg (Aschaffenburg, 1866). Cf. également sa *Psychologie du point de vue empirique* ; préf. et trad. de Maurice de Gandillac, Paris, Aubier-Montaigne, 1944, p. 9. Pour mémoire, la *Psychologie vom empirischen Standpunkt* parut initialement en 1874 (Leipzig, Duncker u. Humboldt)

³ Ernst Mach, *La Mécanique : exposé historique et critique de son développement*, trad. de la 4^e éd. par Emile Bertrand, Paris, A.Hermann, 1904

⁴ Barry Smith, *Austrian philosophy : the legacy of Franz Brentano*, Chicago & La Salle (Ill.), Open Court, 1995, p.85

⁵ Heinrich Johannes Koebel, *Phänomenologie der Erkenntnislehre Franz Brentanos*, Freiburg im B., Druckhaus Rombach, 1971 (Dokt. Phil., Phil.-Hist. Fak. der Univ. Basel), S. 43

de Broch qui rejoint la conception « funambulesque » du temps telle que la révèle Anton Marty, disciple de Brentano, professeur à Prague et à Czernowitz au tournant du siècle. Il montre dans ses *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*⁶ que le « passé » et le « futur » se comportent comme des adjectifs qui « habillent » les noms d'objets réels essentiellement présents, à l'instar d'étiquettes jouant le rôle passif de repères. En fait, pour Marty, le réel est perpétuellement mouvant :

La propriété du réel, réside en ce qu'il génère et éprouve des effets ; de fait, il possède une faculté propre de venir à exister et de disparaître. Le non-réel, par contraste, est animé d'un devenir purement secondaire dans la mesure où son émergence et sa disparition dans l'existence sont des extrapolations des modulations du réel.⁷

Autrement dit, les principes éthiques ou le contrepoint musical, l'existence (envisagée objectivement et globalement) d'un individu ou d'une nation, que Marty considère comme des non-réels, habitent le même présent que les objets réels et leur altération éventuelle n'est concevable qu'à partir du modèle d'altération que nous connaissons dans le présent des réels. Ainsi est-il clair que le non-être est parent de l'être. Le brentanien Alexius von Meinong, professeur à Graz de 1882 à 1920, remarquait que: « Si l'on définit l'*Objektiv* comme ayant et comme étant un *Sein*, l'*Objekt* au contraire, possède un *Sein* mais n'en est pas un. *Sein* est ici envisagé au sens le plus large, i.e. incluant le *Nichtsein*⁸ »

De ce qui précède semblent émaner deux observations. D'une part, le rejet du cloisonnement exclusif entre les *realia* et les *irrealia* : ils appartiennent à un seul monde et non à deux. D'autre part le refus d'un temps bicéphale et la mise en valeur d'un présent qui est avant tout celui de l'expérience.

Chacun porte sa vérité pour un temps, serait-on tenté de dire à la suite de ce constat. Et s'il est vrai que l'identité de soi comme du reste est liée au problème de la *vérité relative*, il faut s'interroger sur la nature de celle-ci. Un disciple polonais de Brentano, Kasimir Twardowski, cofondateur de la Société philosophique de Vienne et professeur à Lemberg, s'est longuement étendu sur la question dans un article capital intitulé *Über sogenannte relative Wahrheiten*.⁹ Il y critique la notion de vérité relative : il existe des vérités successives et non pas une vérité mouvante. Il y a des « vrais » mais pas un unique vrai variable : « Comment donc peut-on affirmer qu'un même jugement a pu, étant vrai, devenir faux alors qu'il s'agit en fait de deux jugements différents¹⁰ ? » L'illusion de l'unique vrai variable est due à la confusion entre le jugement et son énoncé. Le matériau linguistique des énoncés génère en apparence l'expression continue d'un substrat variable. Selon Twardowski,

⁶ Anton Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle, S. Niemeyer, 1908

⁷ *Ibid.*, S. 320

⁸ Alexius Meinong : „Über Urteilsgefühle : was sie sind und was sie nicht sind“, in : *Archiv für die gesamte Psychologie*, 1906, VI, S. 34

⁹ Kasimir Twardowski : „Über sogenannte relative Wahrheiten“, in : *Archiv für Philosophie*. II. Abteilung : *Archiv für systematische Philosophie*, Neue Folge, VIII. Bd., 4. Hft, 1902, S. 415-447

[...] dans tous les cas, la différence entre vérité relative et vérité absolue n'a droit de cité que dans le domaine des énoncés, auxquels l'attribut de la vérité n'échoit que de façon rapportée et médiate. Dans toute la mesure où il s'agit au contraire des jugements eux-mêmes, on ne peut pas faire état de vérité absolue ou relative ; car chaque jugement est soit vrai, et dans ce cas il est toujours et partout vrai, soit non vrai et il n'est alors jamais et nulle part vrai. La notion d'existence de vérités relatives n'est ainsi possible que du fait de l'incapacité de différencier le jugement de l'énoncé et perd alors tout fondement lorsque la différence entre énoncé et jugement est établie de façon rigoureuse et logique¹¹. »

Twardowski ne nie pas le caractère apparemment trompeur du langage humain qui vise en premier lieu le but purement pratique de la compréhension réciproque et cherche à atteindre ce but en usant des moyens les plus pragmatiques. Il s'ensuit que nous nous limitons, dans nos expressions, à un minimum de mots à l'aide desquels notre jugement sera compréhensible à notre entourage. « Nous escomptons justement par là que les circonstances dans lesquelles nous formulons le jugement excluent les malentendus qui pourraient résulter de l'approximation ou du caractère prétendument elliptique de la forme conférée au jugement à travers son expression¹². »

On distingue là les traces d'un réductionnisme positif que reflète la position de Mach vis-à-vis de la science en général. Le « minimum de mots » chez l'un retrouve l'« économie mentale » de l'autre.

Dans son traité sur *La Mécanique*, Mach écrit :

À cause de la courte durée de la vie et des limites resserrées de l'intelligence humaine, un savoir digne de ce nom ne peut être acquis que par la plus grande économie mentale. La science elle-même peut donc être considérée comme un problème de minimum, qui consiste à exposer les faits aussi parfaitement que possible avec la moindre dépense intellectuelle¹³. »

Cette économie de mots va dans le sens de l'abstraction. La limitation de notre champ visuel est le reflet de la contingence de notre champ d'investigation. Le tri s'effectue sur l'essentiel par le biais de l'abstraction. Celle-ci, selon Mach, « écarte l'attention de nombreux éléments sensibles mais la reporte sur d'autres dans le même temps, dont le dernier est immédiatement présent¹⁴. » Aller à l'essentiel, c'est aussi tolérer l'énoncé de conclusions provisoires mais jugées utiles dans l'instant, à partir de l'observation répétée d'un même phénomène.

A certains égards, assumer l'abstraction positivement, c'est accepter sans regret l'incomplétude, avoir une vision de la totalité dans l'appréhension d'une myriade de parties dont la forme varie à l'infini mais dont la concaténation, quoique mouvante, répond toujours au besoin de survie du sujet actant.

Associer l'instinct de survie au désir, c'est retrouver les principes de la science économique autrichienne telle qu'elle s'est précisément dessinée dans les premières années du siècle chez les

¹⁰ Kasimir Twardowski, *op.cit.*, S. 424

¹¹ *Ibid.*, S. 447

¹² *Ibid.*, S. 419

¹³ Ernst Mach, *Mécanique*, p. 457

disciples de Brentano. Pour être animé du désir de survivre dans le chaos, il faut avoir mis de l'ordre, il faut instaurer une économie (au sens étymologique) parmi les éléments. Si le chaos l'emporte, le désir fait place à une tendance suicidaire.

En tant que moteur de l'économie, le désir repose (pour l'école autrichienne de Menger qui nous intéressera plus loin) sur l'individualisme ; mais pour mieux appréhender les implications économiques de l'individualisme, il convient d'analyser d'abord son aspect théorique, tel que les brentaniens Meinong et Ehrenfels ont pu l'étudier.

Alexius von Meinong, déjà cité, s'est penché sur la théorie de la valeur, notamment dans ses *Psychologisch-ethische Untersuchungen zur Werttheorie*¹⁵. Pour lui, les objets ont une valeur en soi qui suscite le désir. Celui-ci permet au sujet de « lire » la valeur de l'objet. On se trouve ici en présence d'une théorie objectiviste de la valeur : l'objet recèle une valeur en lui-même qui révèle chez le sujet un sentiment positif, le désir. Le désir agit comme un instrument de décryptage de la valeur de l'objet par le sujet qui devient par là même un sujet valorisant.

Face à Meinong s'élève en contrepoint la thèse d'Ehrenfels, son disciple, professeur à Prague. Nous empruntons une des phrases clés à sa *Werttheorie* (1897) pour illustrer ce contraste : « nous ne désirons pas les choses en raison de notre appréhension d'une quelconque essence mystique ou incompréhensible appelée 'valeur', qui leur serait inhérente ; bien plutôt assignons-nous une 'valeur' aux choses parce que nous les désirons¹⁶. »

Cette théorie subjectiviste de la valeur permet d'embrasser non seulement les réels mais aussi les non-réels. Si l'on prend la thèse objectiviste de Meinong à la lettre, la valeur est inhérente à l'objet, mais seulement à l'objet réel. Ehrenfels remarque au contraire que nombre de nos désirs touchent des objets intouchables, des non-réels. Et du fait que nous sommes seuls adjudicateurs de la valeur, nous pouvons l'attribuer à quoi bon nous semble, y compris aux non-réels...

Objectiviste ou subjectiviste, la thèse repose sur le désir. En dépit de son caractère pulsionnel ou versatile, le désir est associé, comme on l'a vu, à la valeur. En tant que marque d'échange identifiée, la valeur sera codée pour la collectivité. Il faut rendre compréhensible à la collectivité ce qu'une myriade d'individus désire subjectivement ; il convient de quadriller économiquement cette galaxie de désirs sans toutefois en empêcher l'évolution. Les pulsions parfois offensives – voire agressives – du désir, constituent le moteur de cette évolution : c'est en quelque sorte un combat pour la vie, autrement dit ce que l'on désigne communément sous l'expression darwinienne « struggle for life ». Ehrenfels a mis ce concept en évidence dans son *System der Werttheorie*. Nous avons initialement évoqué les contours d'une économie mentale ; nous sommes, à ce stade de l'analyse, confrontés à une économie de la valeur, motrice de notre survie. Elle nous conduit à viser l'essentiel, tant des choses elles-mêmes que de ce qui nous permet de les exploiter à notre profit. Dans la droite ligne de ce courant, le libéral autrichien Ludwig von Mises fera un

¹⁴ Ernst Mach, *Beiträge zur Analyse der Empfindungen*. Jena, Fischer, 1886, S. 153

¹⁵ Alexius Meinong, *Psychologisch-ethische Untersuchungen zur Werttheorie*, Graz, Leuschner u. Lubensky, 1894

¹⁶ Carl von Ehrenfels, *System der Werttheorie*, Leipzig, Reiland, 1897, S. 219

panégyrique du capitalisme et sera, dès les années 40, quasiment adulé par les Américains, avant d'être supplanté par Keynes. Il avait soutenu à Vienne en 1906 une thèse intitulée : *La Théorie de l'argent et du crédit*, publiée six ans plus tard¹⁷.

Le maître d'Ehrenfels et Mises fut Carl Menger. Né près de Cracovie en 1840, il mourut à Vienne en 1921 où il avait enseigné. On pourrait dire de lui qu'il a quadrillé la myriade de désirs en traçant une trame de liens qui permettent de rationaliser ce conglomérat. Ces liens sont, à certains égards, des lois. A l'inverse de la tradition allemande qui tend à situer historiquement des phases de l'économie dans des lieux et des cadres culturels déterminés, Menger dégage des universaux propres à la science économique. Pour reprendre les termes de Barry Smith :

De même qu'il existe des universaux grammaticaux, il existe des universaux économiques utilisés partout dans le monde pour effectuer des transactions (échange, troc, loyer, profit etc...). Menger développe une grammaire catégorielle (ou mieux : une grammaire ontologique) de la réalité économique : il existe des relations entre des ensembles structurés de cette réalité mis en lumière par ce qu'il appelle une 'méthode génético-compositive' : comment ces ensembles sont générés, comment ils en génèrent d'autres et se transforment¹⁸. »

La science économique autrichienne fut profondément marquée, à l'aube du siècle, par les *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*¹⁹ de Menger.

Nous étions partis de l'abstraction chez Mach et Twardowski. Mach avait insisté sur le caractère immédiatement utilitaire de celle-ci et nous avons effectué, de là, une transition vers l'économie. Abstraire, c'est sélectionner pour se repérer dans un univers atomisé. Sélectionner volontairement en fonction du désir, du combat pour la vie, mais aussi être contraint à la sélection du fait de la limitation de nos facultés d'appréhension du monde. L'atomisme est une cause de cette limitation. En contrepoint s'oppose précisément le pragmatisme de certains disciples de Brentano qui acceptent la contingence inhérente à l'empirisme et la surmontent en admettant des principes régis par un a priorisme qui n'a plus rien à voir avec celui de Kant. Les brentaniens jugent qu'il existe dans le monde des structures dotées en soi d'un certain degré d'intelligibilité ; de sorte que le sujet connaissant et l'objet connu peuvent être « en phase » (*pre-tuned*, pour reprendre l'expression de Smith)²⁰ : par exemple lorsque l'on est amené à reconnaître la validité d'une preuve en logique ou en géométrie. Il y a réflexion entre les deux pôles en phase : c'est l'a priorisme *réflexionniste* des brentaniens, par opposition à l'a priorisme *impositionniste* des kantien. L'impositionniste se distingue en effet du réflexionniste en ce qu'il voit dans la connaissance a priori un reflet des structures *imposées* ou inscrites dans le monde par le sujet

¹⁷ Ludwig von Mises, *Theorie des Geldes und der Umlaufsmittel*, München, Duncker u. Humboldt, 1912

¹⁸ Barry Smith : "On the austrianness of austrian economics", in : *Critical Review*, Winter-spring, 1990, p. 224

¹⁹ Carl Menger, *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, Wien, Braunmüller, 1872

²⁰ Sur la distinction entre les a priorismes *réflexionniste* et *impositionniste* évoquée ici, cf. l'analyse de Barry Smith : "Aristotle, Menger, Mises : an essay in the metaphysics of economics.", in : *History of political economy*, Annual supplement to vol. 22, 1990, p. 263-288

connaissant lui-même. Dans le domaine de l'a priori, les vues de Hume et de Mach tendraient plutôt à se rapprocher de l'impositionnisme

Le physicien Mach s'efforce de mettre en évidence, sinon un sens, du moins un équilibre. Il écrit à propos de la matière qu'elle « ne devait pas être considérée comme une entité stable ; la stabilité réside plutôt dans un amalgame de liaisons ordonnées qu'animent en apparence des flux hétérogènes²¹. » On voit là une multitude d'éléments en mouvement (on dira : une instabilité dynamique) qui génère un ensemble stable. Pour se mouvoir, ces éléments ont besoin d'espace et leur trajectoire est *relativement* régulière ; mais leur dénominateur commun est la constitution d'un ensemble, d'une Forme cohérente.

À partir de cette image de l'atomisme, on suggérera une transition vers le concept de *Gestalt* pour la raison suivante : le caractère limité de notre champ d'investigation nous empêche d'appréhender totalement la variété des mouvements des flux hétérogènes. Mais nous supputons l'existence de l'ensemble ; il est vital que nous prenions le risque d'affirmer l'existence de l'ensemble. Parallèlement, des signaux objectifs de la validité d'une telle intuition existent et nous confortent dans l'appréhension de la Forme.

Cette notion même de risque nous paraît caractériser une des facettes de la *Nachträglichkeit*, de « l'après-coup » emblématique de ce tournant du siècle. Mach, précurseur d'Einstein dans l'élaboration de la théorie de la relativité, retrouve à cet égard un autre précurseur, dans le domaine de la science du langage : Fritz Mauthner, qui ouvrit la voie aux thèses de Wittgenstein.

Admettre la primauté du présent en mouvement, du *continuum existentiel*, peut générer l'angoisse et des moments d'incertitude ; ceux-là mêmes qu'inspire cette mouvance perpétuelle, dans les instants d'éternité où elle est subitement perçue par tous nos sens. Fritz Mauthner a isolé ce phénomène dans le concept de *Zufallssinne* que nous traduirions imparfaitement : 'sens régis par l'aléatoire' : « Les *Zufallssinne* de l'individu constituent en soi un jouet vivant (...) L'homme ne veut pas comprendre que le monde, du fait qu'il est plus fort, instaure les règles du jeu. Si tant est qu'il soit le centre du monde, encore ne l'est-il que de son propre microcosme. »²² Dans la lignée de la critique du langage engagée par Mauthner de façon décisive, la *Lettre de Lord Chandos* de Hugo von Hofmannsthal décrit les rapports du mot avec l'angoisse de la perte du Moi, précisément « insauvable » (*unrettbar*) selon Mach.

Admettre les limites, c'est à certains égards subir un traumatisme. En assumant le risque encouru lorsqu'ils découvrent l'abîme, tant l'individu que la collectivité qui l'englobe initient l'après-coup. Définir l'idéologie ou le système de pensée qui caractérisent la *Nachträglichkeit* demeure, avons-nous vu, éminemment et presque nécessairement complexe. D'une certaine manière, l'anti-idéologie est un refus des carcans ; mais ceux-ci ont au moins l'avantage d'être rassurants. "Il faut, écrit Musil dans *l'Homme sans qualités*, que l'homme se sente d'abord limité dans ses possibilités, ses sentiments et ses projets par toutes sortes de préjugés, de traditions, d'entraves et de bornes,

²¹ Ernst Mach, *Analyse der Empfindungen und das Verhältnis des Physischen zum Psychischen*, 8. verm. Aufl., Jena, 1919., S. 270-271

comme un fou par la camisole de force, pour que ce qu'il réalise puisse avoir valeur, durée et maturité." ²³

Ces trois derniers attributs évoqués par Musil peuvent légitimement s'ancrer dans ce nouveau concept, la *Gestalt*, toute relative et contingente que soit par ailleurs cette attache. Le pari sur la Forme est, nous semble-t-il, une des manifestations les plus tangibles de l'après-coup.

Prenons, avec Ehrenfels et Stumpf, l'exemple de la mélodie pour illustrer la Forme. Ehrenfels écrivit en 1890 un article fondateur *Über Gestaltqualitäten*²⁴. Dans cette étude, il montra qu'une mélodie est toujours identifiable lorsqu'elle est interprétée à partir de clés différentes, même si les notes ne sont pas semblables. De ce fait, si une mélodie et les notes qui la composent sont indépendantes -l'une des autres- alors un ensemble ne se réduit pas à la somme de ses parties mais donne lieu à un « effet d'ensemble synergique ou *Gestalt*²⁵. » Carl Stumpf, disciple de Brentano et directeur de thèse de Musil, reprendra ce concept huit ans plus tard dans son étude sur la consonance à partir d'une simple évidence : « Transposer un intervalle à l'octave supérieure ou inférieure (double octave etc...) n'altère nullement la consonance²⁶. » L'agglomération d'une multitude de consonances est agencée suivant un calcul évoqué par Aristote qui décrit la Symphonie comme une « structure numérique » (in : *De Sensu*), ou une « *mixis* élaborée » (in : *Metaph.*) suivant les termes cités par Stumpf dans sa *Geschichte des Consonanzbegriffes*²⁷. Ce savant mélange construit une impression d'ensemble qui va caractériser la première période de Schoenberg. François Nicolas analyse cette impression au-delà de l'image traditionnelle des variations sur un thème :

Le parti pris thématique revient ici à composer le flux musical de mille paillettes, produites par fragmentation du matériau initial, l'œuvre se mettant en route tel le dégel d'un grand fleuve : non pas fluide charriant à la surface quelques plaques et icebergs mais vaste coulée où blocs de glace et liquide composent une seule et même matière. Schoenberg, à mon sens, tente cela dans sa première période, disons jusqu'en 1908²⁸. »

En 1909 il publie d'ailleurs un article ayant pour thème « L'impression artistique²⁹ ». Associer la notion d'impression à celle d'ensemble, c'est percevoir la mouvance à l'intérieur de la stabilité : ambiguïté permanente dont Schoenberg ébauche une définition dans son *Traité d'harmonie* : « L'art n'est pas comme la nature une donnée mais avant tout un devenir. Un devenir qui aurait

²² Mauthner, Fritz, *Beiträge zu einer Kritik der Sprache*. – Stuttgart, 1901-1902, III, S. 87

²³ Musil, Robert, *L'Homme sans qualités* ; trad. Ph. Jaccottet. Paris, 1982. I, p. 23

²⁴ Carl von Ehrenfels: „Über Gestaltqualitäten“ in : *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 1890, 14, S. 242-292

²⁵ Roy R Behrens, „Art, Design and Gestalt Theory”,
in : <http://www.leonardo.info/isast/articles/behrens.html> , note 2

²⁶ Carl Stumpf : „Konsonanz und Dissonanz“, in: *Beiträge zur Akustik und Musikwissenschaft*, hrsg. von Carl Stumpf. 1. Heft, Leipzig, J.-A.Barth, 1898, S. 81

²⁷ Carl Stumpf : „Geschichte des Consonanzbegriffes“, in: *Abhandlungen der königlich bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-philologischen Klasse*. 21, 1. Teil, München, J. Roth, 1901, S. 23-24

²⁸ François Nicolas, *La Singularité Schoenberg : trois conférences à l'Ircam*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 48

²⁹ Arnold Schoenberg, *Le Style et l'idée*, choix d'écrits réunis par Léonard Stein, trad. de l'angl. par Christiane de Lisle, Paris, Buchet-Chastel, 1977, p. 144

donc pu le conduire à évoluer autrement³⁰. » ; on entrevoit l'ambivalence entre une nature pressentie comme un ensemble « stable » et l'art « dynamique » qui l'habite.

Ce mouvement sous-tend ce que nous pourrions appeler la suggestion ou l'indication. Un assemblage de points suggère le tout, un alignement très serré de points indique la ligne³¹ ; la suggestion ou l'indication impliquent clairement que le tout n'est pas d'emblée la somme exacte des parties, qu'une vacuité interstitielle ponctue la séquence. Egon Schiele semble avoir perçu dans ses poèmes l'ambiguïté vertigineuse de l'assemblage et de l'alignement évoqués à l'instant. Ainsi, dans *Paysage du couchant* : « J'ai vu des champs ondoyants / se déchirer sous l'effet de minuscules éclats / perdant des milliers de points jaunes sur fond jaune... ». Plus loin, dans *Champ d'épis* : « ...Sol fertile – surfaces jaunes croisent presque à la verticale un vert saturé, / elles grandissent en se rapprochant et nous montrent ici les atomes jaunes – de joie, ils prennent part à la vie³² ».

Pour ôter au langage l'hétérogénéité qui induit l'homme en erreur, il faut dégager ses universaux, ceux qu'invoquait Menger à l'appui de sa thèse sur les universaux économiques, ceux auxquels Mach fera également allusion dans *La Mécanique* :

La simplification de la grammaire par la suppression de ce qu'elle contient de conventionnel ou de règles dues à des circonstances historiques accidentelles, et la réduction des formes à ce qui est indispensable, choses presque réalisées dans la langue anglaise, doivent évidemment précéder l'établissement d'une langue écrite universelle. Un tel système aurait d'ailleurs d'autres avantages que son universalité : la lecture d'un écrit serait inséparable de sa compréhension³³. »

Wittgenstein donnera l'impulsion que l'on sait au mouvement linguistique une vingtaine d'années plus tard.

Le problème identitaire ne serait-il pas à la racine de tous les mouvements de pensée précédemment évoqués ? Pour de multiples raisons amplement analysées par ailleurs, le contexte géopolitique de l'Empire austro-hongrois générerait une configuration propice à la *Spaltung*, à la fissuration de l'identité, tant individuelle que nationale.

Face à cette incertitude profonde, l'assurance germanique semblait bien assise. Nous parlions en introduction de la métaphysique idéaliste allemande qui s'épanouit en même temps que la conscience nationale, permettant à Kant, Hegel, Fichte et Schelling d'occuper une position prégnante dans la manière de penser et sentir des allemands. Celle-ci marqua probablement le jeune Brentano, étudiant à Würzburg dans les années soixante. Il sut s'en détacher nettement avant de gagner Vienne qui bénéficia pour l'essentiel de son enseignement. Sans doute Husserl

³⁰ Arnold Schoenberg, *Traité d'harmonie*, trad. et prés. Gérard Gubisch, Paris, J.-C. Lattès, 1983, mentionné p. François Nicolas, *op. cit.*, p. 35

³¹ Wolfgang Grassl, Barry Smith : "A Theory of Austria", in : *Von Bolzano zu Wittgenstein : zur Tradition der Österreichischen Philosophie*, hrsg. von J.C. Nyiri, Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1986, S.19

³² Egon Schiele, *Moi, éternel enfant, Ich ewiges Kind : Poésie*, trad. Nathalie Miolon, Chambéry, Comp'Act, 1998, p.18-21. On a préféré « ondoyants » au littéral « à bascule » (*Schaukelfelder*)

³³ Ernst Mach , *La Mécanique*, p. 450

fut-il dans la suite son épigone en Allemagne, permettant à la phénoménologie de grandir dans ce pays. Mais face à la pensée allemande, on a vu par contraste que l'Autriche suivait à certains égards la voie du risque. Un risque lié, dirions-nous, à l'humilité du physicien qui admet l'échec de l'expérience ou qui, l'ayant réussie, se remet en question pour aller plus loin. Fragilité, incertitude, mais aussi grande soif de liberté acquise au prix d'une interrogation permanente.

Admettre la contingence, c'est accepter de s'exposer aux incertitudes de la modernité sur le champ du devenir, du possible, mais aussi de l'échec consenti. Le positivisme autrichien nous semble porter en germe l'acceptation de la contingence et la volonté de donner le maximum de soi-même pour la surmonter. L'après-coup doit compenser les incertitudes profondes qu'infligent entre autres la relativité et la psychanalyse. Mais la *Nachträglichkeit* empreint aussi l'Histoire des hommes malmenés par cette crise identitaire qui bouleverse tant son psychisme que le schéma économique et social dans lequel il évolue. En dépit de ce contexte chaotique, ou – devrait-on dire – grâce à lui, l'Autriche sort grandie de l'épreuve que lui infligea le début du vingtième siècle, cette épreuve qu'annonçait précisément en 1900 Victor Adler : « Si l'Autriche veut vivre, elle doit d'abord mourir³⁴. » Entre les disciples d'Ernst Mach et l'École de Franz Brentano, la pensée autrichienne sort de sa chrysalide...

Manuel Durand-Barthez

³⁴ cit. p. Felix Kreissler : « Victor Adler et l'austro-marxisme », in : *Vienne 1880-1938 : l'apocalypse joyeuse*, catalogue de l'exposition présentée au CNAC Georges Pompidou à Paris en 1986, publ. sous la dir. de Jean Clair, Paris, Centre Pompidou, 1986, p. 116-123